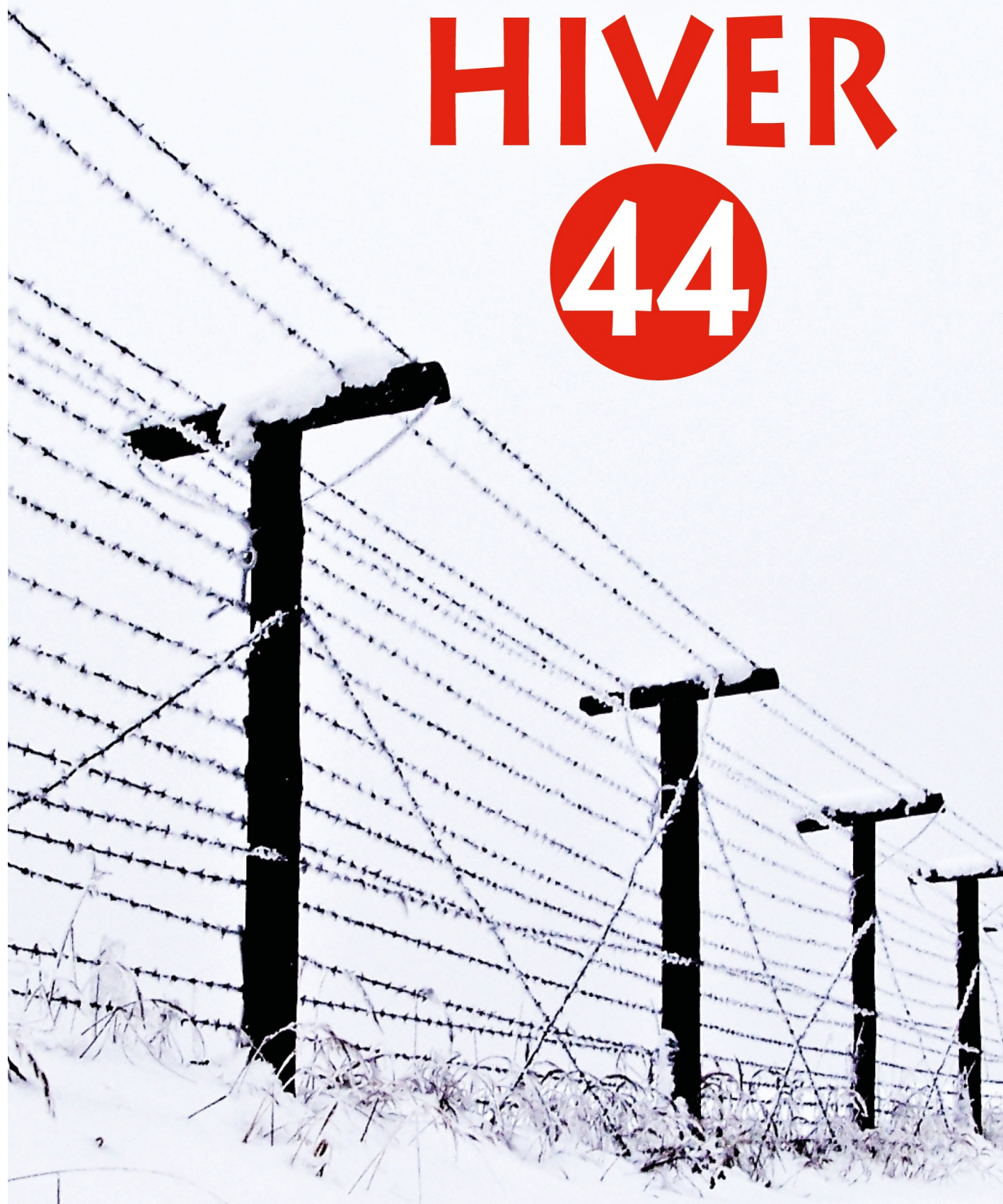


Nina Limonie

HIVER

44



Nina Limonie

Hiver 44

© Nina Limonie, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1061-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

France, hiver 1944 :

Je m'appelle Nira. J'ai grandi avec mes frères Mino et Manuel. Mes parents sont de bons citoyens et de bons catholiques. J'imaginai ma vie avec François, mon fiancé.

Je viens d'être déportée au camp pour femmes du Militsa près de la frontière polonaise. C'est ma belle-mère qui m'a dénoncée. Quand les policiers sont arrivés, j'étais seule, chez moi. Je me suis laissée embarquer sans résistance, François allait arriver d'une minute à l'autre.

On me poussa dans le véhicule de police comme un voleur. Sur le chemin, aucun commissaire ne m'adressa la parole. Une fois là-bas, on m'emmena dans une pièce avec seulement un bureau et une chaise. Après m'avoir fait asseoir, on me demanda si je savais pourquoi j'étais là.

Ils me posèrent beaucoup de questions. Mon nom au complet, celui de mes grands-parents, parents, frères, oncles, tantes, cousins, neveux... les personnes que je fréquente, le médecin de famille... je n'ai répondu à aucune question. De toute façon, ici, tout le monde se connaît. Le secrétaire est un ami de la famille. C'est le fils d'un camarade de guerre qui a combattu avec papa en 1918. J'étais encore bébé quand papa est parti au front. Je cherchais son regard. Mais il n'osait pas lever la tête. L'interrogatoire fut bref, j'avais l'impression que tout le monde essayait de dissimuler sa gêne. On m'informe finalement que je suis arrêtée pour comportement « communiste », et que je ne suis plus autorisée à entretenir des relations, de quelque nature que ce soit, avec un citoyen aryen. Mon crime : collaboration intentionnelle avec la résistance communiste. Ma belle-mère et veuve Babet Perron avait fait son devoir de citoyenne en me dénonçant auprès des services de police. Sentence : un an de travail forcé en Pologne.

On me transféra dans une cellule, en attendant l'embarquement. Une employée m'apporta de quoi me remplir le ventre. Elle me conseilla de me reposer car le voyage serait long. Conseil que je ne parvins pas à appliquer. J'étais encore sous le choc de la trahison que je venais de subir. Je me demandais si François savait où j'étais. Une chose était sûre : ma famille devait fuir au plus vite.

Il était exactement 7 heures du matin lorsque je quittai les lieux pour la gare de Lyon. François était là, il avait attendu toute la nuit. Il supplia les policiers de

bien vouloir me relâcher. Voyant que cela ne suffisait pas, il implora ces derniers de revoir leur décision ou de me transférer au camp de travail le plus proche. Puis, comprenant qu'il n'y avait plus rien à faire pour moi, il finit par me dire : « *téricusé ne yemifa* » soit « famille en sécurité ». Lorsqu'on était adolescents, on s'amusait à parler en verlan. J'avais tout de suite compris. J'ai souri de soulagement.

Il y avait ce bruit insupportable dans le train, j'avais l'impression qu'on allait dérailler d'une minute à l'autre. Nous étions entassés les uns sur les autres, sans eau ni nourriture, sans toilettes, et sans avoir vu le jour pendant tout le trajet, soit trois jours au total. Depuis quelques semaines, il se murmure dans les rues que là-bas, dans les camps, il se passe des choses atroces, même ignobles. Lorsque les portes s'ouvrirent, on était tous éblouis par le jour. On nous criait dessus « Schnell ! Schnell ! », on nous poussait alors on marchait les uns sur les autres. Si quelqu'un se retrouvait par terre, il se faisait piétiner. Le tout dans une langue que je ne comprenais pas. On devait se ranger à la queue leu leu.

L'air avait une odeur épouvantable. Je me demandais ce qui pouvait bien sentir comme ça. On marcha en file indienne, je dirais, sur moins d'un kilomètre. On devait avancer sans comprendre pourquoi ni où. À l'entrée, il y avait écrit en gros « Lager von Militsa ».

J'arrivais dans un endroit où les SS et surveillants avaient des armes et des matraques. J'apercevais un peu plus loin, des prisonniers et quelques-uns en uniforme rayé. Ce qui me frappa en premier fut leur maigreur, puis leur visage, sans vie. Je compris de suite que je me trouvais dans ma dernière demeure.

Ici tout commence.

Je suis arrivée. J'ai peur.

Parmi les gardiens, il y a quelques Français, mais la plupart sont allemands ou germanophones. Il y a surtout une bonne majorité d'officiers féminins, du côté du bloc pour femmes. L'un des gardiens me remarque. Je ne comprends pas ce qu'il me dit et termine par un sourire glaçant. Il fait froid ici. Très froid. Je n'ai pas l'habitude d'un tel froid. On nous ordonne de nous mettre en rang une nouvelle fois. Le gardien de tout à l'heure me regarde à nouveau. Il me sourit.

Tout à coup, deux coups de fusil retentissent. Ils continuent à nous hurler dessus. Une femme, la cinquantaine, bourgeoise, se met à demander des comptes. L'officier sort son arme et lui tire une balle en pleine tête.

Silence.

Personne ne comprend ce qui vient de se passer sauf ceux qui ont été enfermés avant nous. Je ne peux m'empêcher de regarder cette femme se vider de son sang.

Les anciens pensionnaires se tiennent là, un peu plus loin, face à nous. Aucune réaction n'émane d'eux. Ils donnent l'impression d'être en état de choc permanent. Je crains le pire. Cette vision m'effraye terriblement. Qu'a-t-il bien pu leur arriver ? Que va-t-il m'arriver ?

Ils nous séparent avec beaucoup de violence. Ils osent prendre les vieillards par les cheveux. On nous sépare en groupes. Les cris fusent, des épouses implorent et les enfants sont apeurés. Elles se prennent des coups. Les plus jeunes d'entre nous sont sélectionnées. On forme un groupe sur la gauche, tandis que les hommes se tiennent à droite. Puis les vieillards et invalides sont transportés ailleurs. Les enfants s'agrippent à leurs mères. Le brouhaha reprend. Devant moi, il y a un petit garçon qui refuse de lâcher la main de sa maman. Elle lui demande d'obéir au monsieur. Un officier intervient. Il l'exécute froidement. Les seuls bruits qu'on entend désormais sont les cris de ce petit la secouant sans vie. C'est terrible d'entendre un enfant pleurer sa maman. On a intérêt à faire ce qu'ils disent. J'imagine si maman, papa, Mino et Manuel étaient là, ça serait absolument terrible. Au fur et à mesure qu'on s'éloigne, j'entends des voix criant des noms, disant combien ils s'aiment. Et ce sous le regard indifférent des Allemands, qui ne semblent pas se soucier le moins du monde de la souffrance qu'on peut ressentir. Au contraire. Ils sont même plutôt agacés. De toute manière, il n'y a qu'à voir la façon dont ils nous regardent, c'est évident, personne ne sera

épargné.

Une femme en uniforme se dirige vers nous. Elle a l'air haut placée. À sa rencontre, les gardiennes se mettent en position de garde à vous. Contrairement aux autres femmes, elle ne porte pas de jupe, mais un pantalon. Son uniforme est similaire à ceux des officiers SS. Je ne comprends pas pourquoi, mais j'ai l'impression qu'elle nous sélectionne. Elle zigzague de rang en rang. Avec un calme déconcertant. Nos regards se croisent. Il y a ce gardien qui me regarde une nouvelle fois. Elle se dirige vers lui d'ailleurs. On n'entend pas ce qu'elle lui dit. Quelques secondes après, les SS nous tirent dessus. Je tremble. Nous sommes plus qu'une dizaine, mais j'ai la sensation que je ne sortirai pas vivante d'ici. On nous divise en trois groupes. Puis on nous déshabille. Ils nous prennent tout, même nos sous-vêtements. On doit enfiler les vêtements qu'on nous distribue. Ils sont sales et pas à ma taille. Pas de manteau, juste un pull troué pour me protéger du froid. On me donne un pantalon en velours, trop grand. Pas de chaussettes, ni de sous-vêtements. Il y a des taches de sang.

Bâtiment F, bloc 5, lit 24. Aucune fenêtre. Une odeur insoutenable qui me fait vomir à trois reprises. On dort sur des planches en bois. On est trois sur une largeur d'à peine 80 centimètres. J'étouffe, je perds connaissance.

— Réveille-toi elles arrivent, réveille-toi. Allez dépêchez-toi ! Elles sont là !

Une douleur aiguë à l'estomac me réveille pour de bon. Et cette odeur qui m'empêche de respirer sans avoir envie de vomir mes tripes à nouveau.

— En rang !

La gardienne nous inspecte une à une avec un mouchoir sur le nez.

— Vous empestez vraiment bande de sales rats !

Elle arrive.

— Où est la troisième ?

— Elle ne s'est pas réveillée Madame, dit l'une des prisonnières.

— Ça tombe bien, un autre wagon arrive, ça fera de la place. Toi, toi et toi dégagez-la.

La gardienne me saisit par la mâchoire.

— J'ai dit quoi ! Va la foutre dans le trou des moins de 24 heures !

Il y a plusieurs fosses communes, en fonction du nombre de jours de décès. Là je dois me rendre à celui des moins de 24 heures.

Je me laisse guider par les deux prisonnières. Après un long silence l'une d'elles me dit :

— Tu vas devoir garder ton calme, sinon tu les rejoindras.

Aucun son ne sort de ma bouche. Je ne sais même pas comment je parviens à avancer.

Je sens qu'on approche. Je lutte pour ne pas vomir de nouveau. J'ai des relents mais rien ne sort. Ma poitrine me fait atrocement mal.

— Regarde le sol et ne réfléchis pas.

— Si tu flanches, on ne pourra rien faire pour toi, ajoute la deuxième.

Je viens de traîner une femme sans vie, comme un sac de pommes de terre. On l'a jetée sur un tas de cadavres, maltraités jusqu'à la mort. Certains ont eu le crâne rasé, avec un ou plusieurs membres arrachés, éventrés, ou encore le crâne fendu sans cervelle, ou à quelques centimètres plus loin. Des intestins qui ressortent par l'anus, des cadavres décédés la bouche ouverte, tellement amaigris qu'ils ont l'air morts depuis bien plus longtemps. Ils n'ont même pas eu la décence de les recouvrir, ils gisent là, nus. Je n'ai jamais vu une telle violence. Je sais seulement qu'à partir de ce moment, plus rien ne sera comme avant. Cette vision me hantera toute ma vie, ou du moins du peu qu'il me reste à vivre. Je dois m'attendre à subir le même traitement.

Discrètement, mes deux camarades se penchent pour attraper de la neige puis l'avalent.

— Dépêche-toi, bois ! Dès que tu le peux, bois, avant même de manger. Sinon tu mourras toi aussi. Allez dépêche-toi avant qu'on ne te voie.

Ici, tout se marchande. La nourriture, les vêtements, les couvertures, les chaussures. Mais pour cela il faut d'abord trouver de l'argent ou bien savoir se rendre utile. Et comment ? Il y a plusieurs moyens. Se vendre, voler ou trahir.

C'est incroyable comme, même dans ces conditions, l'argent reste une chose importante. Par exemple, se désigner pour jeter une prisonnière à la fosse commune, permet de se payer un morceau de pain. Ensuite ce même morceau de pain peut être échangé contre une paire de chaussettes, et cette même paire de chaussettes contre une faveur sexuelle. Si on obtient un bout de pain, mieux vaut le manger ou l'échanger de suite. Sinon il nous sera volé. Ne jamais quitter ses chaussures, même la nuit, ni garder des marks dans ses poches. Ceux qui ont accès à la nourriture grâce aux cuisines ou au tri n'hésitent pas à abuser de leurs avantages. Dans les douches, des anciennes nous soudoient contre un peu de savon. Si on refuse ou qu'on n'a rien à échanger, elles feront tout pour nous pourrir encore plus la vie. Celles-là collaborent avec les surveillantes.

On nous ordonne une nouvelle fois de nous positionner en rang. Celle que je pense être la commandante de ce camp arrive. Elle nous regarde une par une. Elle prend des notes. Ma voisine me dit de me tenir droite. Je comprends de suite pourquoi.

On m'attribue un numéro de matricule. Je suis numéro 89566, triangle rouge avec écrit « Fa » au centre en noir. Les lettres représentent le pays d'origine : « Fa » indique la France, « P » la Pologne, « U » la Hongrie, « S » l'Espagne... Le triangle rouge correspond aux résistants communistes. C'est ce que je suis désormais, une prisonnière communiste. Je hais la politique et voilà qu'on décide à quelle sphère j'appartiens.

On nous compte et recompte ça n'en finit pas. On nous frappe et reffrappe car beaucoup ne comprennent pas leurs matricules en allemand. J'en fais partie. On reste immobiles, des heures durant, sous ce froid glacial.

Elle nous regarde désormais, du haut de son poste de commande.

La prisonnière devant moi se met à vaciller, puis tombe par terre. Je m'apprête à lui porter secours, mais une main m'arrête dans mon élan. Les gardiennes s'acharnent sur celles qui ont tenté de la relever. Je me tourne discrètement vers ma bienfaitrice. Je comprends vite qu'il faut savoir se rendre invisible, si je veux survivre. Je me demande comment mon heure viendra ? Éventrée, sous les coups d'un officier, de faim, de froid ? Neuf prisonnières sont décédées d'hypothermie. Changement d'équipe. Ça recommence, on nous compte, on nous appelle, mais surtout on nous frappe de plus belle. Je ne saurais pas dire combien de temps nous sommes là, à attendre.

C'est enfin l'heure du repas. Une « soupe » avec plus d'eau que de légumes. Avec du pain rassis. C'est jour de fête apparemment. Souvent, il n'y a même pas de pain.

On nous conduit dans nos blocs respectifs. Les gardiennes nous poussent si on ne marche pas assez vite. Elles sélectionnent quelques prisonnières. Elles ne passeront pas la nuit avec nous.

La prisonnière décédée durant la nuit dernière a été remplacée par une autre. Elle est dans un état effroyable. Je ne pourrais même pas lui donner un âge, tellement elle est couverte de blessures, amaigrie et sale. Je la regarde et je me dis que dans ces conditions, moi aussi je serai comme ça bientôt.

— Je te fais peur ? dit-elle.

Je n'ai rien pu répondre.

— Je m'appelle Kela, matricule 70003. Tu as déposé le corps de celle qui a dormi avec toi hier soir. Je suis désolée qu'on t'ait fait faire ça aussi rapidement. Tu vas devoir te faire une raison et vite. Car ça, c'est pas le plus dur.

— Depuis combien de temps es-tu là ?

— Avance quand on te dit d'avancer, ne les regarde jamais dans les yeux et n'oublie jamais ton numéro de matricule. Sois toujours sur tes gardes. Ne cherche ni à parler, ni à essayer de te défendre. Tu ne ferais qu'empirer les choses.

— Pourquoi on nous traite ainsi ?

— Tu avais un métier avant ?

— Oui, je suis couturière, je tenais une boutique de textile.

— Tu leur diras lorsqu'ils te le demanderont. Si tu veux survivre, tu dois t'économiser, mais sois discrète. Tu dois toujours donner l'impression de faire quelque chose.

Une nuit sur trois, je me retrouve au milieu, entre Kela et Irina. Car c'est la place la plus chaude.